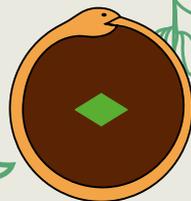
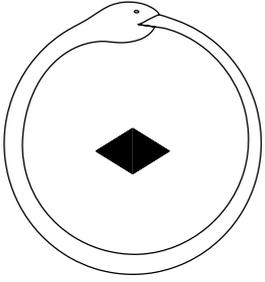


MANIFESTE D'UNE
« MAUVAISE » HERBE
Anai G. Vera Britos



cahiers
SELVAGES



MANIFESTE D'UNE « MAUVAISE » HERBE

Anai G. Vera Britos

Ce texte a été publié pour la première fois dans le cadre du livre numérique *Verdejar ante a ruína - escritos para cultivar novos mundos* [Verdir devant la ruine – écrits pour cultiver de nouveaux mondes] qui peut être consulté ici.

Les photographies illustrant le cahier sont d'Anai.

*Les herbes rabougries pousseront
Dans les interstices de l'être
Et ce qui était musique et soif des ronces
Sera prairies d'eaux...*

(MANOEL DE BARROS, « POESIAS »¹)

Moi, en tant qu'herbe urbaine, membre du *Movimento Okupa Vegetal* [Mouvement végétal Okupa], avec un défi digne et en tant que partie de la forêt oubliée de la ville, je viens apporter ce manifeste à l'humanité comme un cri politique végétal radical (qui commence à la racine). Il est temps pour vous d'aiguiser vos sens contre l'aveuglement végétal et de nous voir avec un nouveau regard.

Je suis ici pour raconter mon histoire, la mienne et celle de ceux qui sont venus avant moi pour habiter l'urbanité. La famille dont je suis issue est reconnue comme le *vilain petit canard* des récits botaniques, ou pire, le cauchemar des agriculteurs en monoculture ou des architectes de la forêt d'asphalte. Vous nous appelez des *mauvaises* herbes, herbes *envahissantes*. Je ne suis pas surprise que vous nous appeliez de manière négative. C'est vrai, nous ne faisons pas de cérémonie pour occuper les espaces que vous pensez être seulement les vôtres. Je sais que notre présence peut vous agacer, irriter une telle sensibilité esthétique humaine [rires], mais c'est vrai, nous salissons les parterres de fleurs que vous vous efforcez de laisser stériles, comme un jardin français. La chose la plus ennuyeuse.

1. Traduction libre de la traductrice

Moi et mes parentes formons un groupe très différent, chacune d'entre nous ayant sa propre façon d'être et d'habiter le monde, ses propres odeurs, ses nuances de vert et ses différentes combinaisons de couleurs, racines, fleurs et fruits de formes et de tailles diverses ; nous avons également des textures, des hauteurs et une très large gamme de tailles. Et nos racines, eh bien, elles se plantent aussi de différentes manières. Il n'y a pas de similitudes entre les végétaux.

Nous, les plantes *mauvaises* (je vais utiliser le surnom que vous nous avez donné, je le trouve sympa), sommes généralement considérées comme insignifiantes. En ville, nous sommes des plantes qui ont mauvaise réputation, mais nos cousines rurales, qui sont comme nous, reçoivent le joli qualificatif de « sauvages ». En plus de nous, herbes, il y a aussi les arbres. Hauts, tordus, feuillus et bien plus grands que nous, ils captent toute l'attention humaine. Depuis la cime des arbres, lorsque l'on parvient à s'installer en hauteur, il est possible de voir le monde d'en haut. Les plantes qui reçoivent tous les soins humains qu'une plante peut recevoir sont les plantes ornementales. Mais je confesse que leur vie génère en moi une révolte. Les plantes ornementales vivent généralement emprisonnées, clôturées, ou sans possibilité de laisser s'exprimer librement leurs corps continuellement mutilés. Nous, *Okupas Végétales*, luttons également pour leur autonomie et celle de toutes les plantes !

Nous, bien que nous soyons des herbes citadines, nous chérissons la liberté, le courage et l'instinct de la forêt. Nous sommes des plantes désobéissantes et nous avons la rébellion à fleur d'épiderme. Nous aimons être présentes dans des espaces où nous ne sommes pas désirées. Nous sommes une ode à l'entêtement, un poème à l'impertinence. Nous sommes un modèle de protestation ; nous nous enracinons là où nous ne sommes pas les bienvenues, nous nous reproduisons de manière indisciplinée². Nous cultivons notre vie dans l'ambiguïté : nous sommes fortes et fragiles, résistantes et vulnérables³.

2. Le philosophe Michael Marder soutient que la politique spatiale du mouvement *Occupy* correspond largement à la théorie de l'être unique des plantes et laisse entrevoir la possibilité de l'émergence d'une république végétale-humaine. Voir Marder (2012).

3. Voir Lawrence (2019).

Vous pensez qu'en tant que végétales, nous avons des limites, principalement de déplacement. Le terme que vous utilisez pour parler des humains qui ne peuvent ni bouger ni parler est même offensant : état végétatif. C'est la chose la plus absurde. Vous avez tort ! Nous sommes spécialisées dans le voyage par des moyens parfois inattendus. Lorsque les humains et les animaux migrent, nous les utilisons comme transporteurs de graines, de fruits ou de jeunes pousses. Nous avons appris à déambuler sur les semelles des chaussures, dans le pelage de vos animaux de compagnie et même sur vos vêtements. C'est vrai ! Il y a encore ceux qui croient qu'ils nous portent par accident, alors que, en fait, nous sommes spécialisées depuis des siècles dans les formes de dispersion. Nous sommes matrones dans l'art de la *séduction*⁴, et je ne parle pas seulement de nos fleurs, mais des stratégies d'attraction que nous avons créées pour nous reproduire et nous disséminer grâce aux papillons, guêpes, abeilles, coléoptères, colibris, chauves-souris, et même vous, les humains. Il est très amusant de voir à quel point vous aimez voir danser dans le vent les graines des pompons blancs veloutés de nos cousins pissenlits. Je trouve aussi drôle comme ça vous dérange quand les « pega-pega »⁵ se collent à vos vêtements. Ne vous énervez pas, mais vous êtes les véhicules des cram-crams, du chiendent, du « picão »⁶, et de bien d'autres cousines.

Pourtant, notre vie de *mauvaises* herbes est un combat permanent. Nous devons nous battre pour survivre et ne pas être continuellement piétinées, déracinées ou enterrées. Les humains urbanoïdes nous considèrent comme des envahisseuses parce que nous vivons dans des

4. « Séduction » dans le sens utilisé par l'anthropologue Joana Cabral de Oliveira (2019) sur la relation entre le manioc et les femmes *Wajãpi*. Inspiré par les travaux de Thom Van Dooren et Michael Pollan, l'autrice commente que les femmes *Wajãpi* cultivent une grande diversité de maniocs, bien que beaucoup n'aient pas de fonctions spécifiques, cependant l'appréciation de la plante passe par son potentiel enivrant sous forme de *kasiri* (boisson fermentée), ce qui constitue un point central dans le processus de séduction des *Wajãpi* et ce qui les fait investir massivement dans la propagation et la diversification du manioc.

5. La *Desmodium incanum* est une espèce récurrente dans tout le Brésil. Au contact de vêtements ou de poils d'animaux, ses fruits se collent, d'où le nom populaire de « pega-pega » [colle-colle] (N.T.).

6. La *Bidens pilosa*, « picão » [piquant], est présente dans toutes les régions tropicales et subtropicales du monde. Au Brésil, elle est populairement utilisée pour traiter la jaunisse et la malaria (N.T.).

endroits où nous n'avons pas été appelées. Nous sommes le genre de végétal avec une disposition innée à être toujours au mauvais endroit⁷. Mais voyez-vous, avant que cette région ne soit transformée en une forêt de béton, c'était une vraie forêt. Nous étions libres pour habiter, si nous le voulions, de grandes étendues de terre. Aujourd'hui, nous devons nous disputer pour une petite surface dans le but de nous installer et survivre. La gentrification ne touche pas seulement les êtres humains, nous souffrons également de déplacements forcés⁸. Pour que vous puissiez habiter cet espace, vous avez érigé des bâtiments faits de carrés de béton colossaux, les uns sur les autres. Horrible chose, cette géométrie de la ville toute parallèle. Je pense que, catégoriquement, les habitants des grandes villes n'aiment pas beaucoup la terre. Les urbanoïdes préfèrent que la pierre soit bien lisse et recouvre toute la superficie pour pouvoir marcher à pied ou avec leurs voitures. Les chaussées qui couvrent une grande partie du terrain réduisent la quantité de terrain à notre disposition, et compacte le sol, ce qui a un impact sur sa qualité et sa perméabilité.

Enfin... Disons que nous n'avons pas beaucoup d'autres options que d'être des *okupas*. Eh oui, notre végétalité spontanée est vraiment étonnante. Nous conquérons simplement tout espace vacant avec un minimum de ressources disponibles. On *Okupe* toute fissure dans l'asphalte, dans la chaussée ou dans les murs. Nous nous enracinons dans de minuscules surfaces, acquérons une extraordinaire capacité de résilience au fil du temps, faisons pousser des racines dans des sols compactés, déminéralisés, et survivons avec peu d'eau, car seule la pluie nous abreuve. Nous ne sommes pas cultivés et nous subsistons à tout prix.

Gagner du terrain est, toutefois, une tâche ardue et dépend du quartier. Vous nous trouverez plus facilement et plus fréquemment dans les avenues, les rues, les trottoirs et les bâtiments abandonnés des quartiers les plus humbles ou périphériques. Notre présence est aussi une question d'esthétique humaine (si on peut l'appeler ainsi) ainsi qu'une question de classe. En d'autres termes, nous, les *mauvaises* herbes, sommes aussi un indicateur de la classe sociale : « la quantité et la maturité de la végétation spontanée sont inversement proportionnelles à la prospérité

7. Voir Lawrence (2019).

8. Entretien avec l'artiste Ellie Irons, voir Sabin (2016).

économique »⁹ des habitants humains. Rarement nous survivons dans les quartiers chics de la ville, où nous sommes rapidement supprimées. Les quartiers luxueux, comme ils disent, doivent avoir une géographie et une architecture carrées et symétriques ; donc, l'accès nous est interdit. Les humains qui habitent ces quartiers engagent d'autres humains pour faire l'office de « police herbicidaire » qui, avec des armes tranchantes et coupantes, nous déracinent violemment, extirpant et sectionnant nos corps. Mais, ils oublient que nous sommes des graines. Nous repoussons de manière rebelle. Nous ne céderons jamais à l'autorité ou à la répression.

Mais... ce n'est pas que de la révolte, non. Dans les villes, nous, les plantes, créons des mondes et constituons des lieux, des écosystèmes, des niches... Des mini-jardins qui cassent le béton. C'est vrai... La création de mondes ne se limite pas aux humains¹⁰. Et vous savez ? Notre secret se cache sous la surface. Nos racines structurent le sol, et certains de nos proches savent nourrir la terre et permettent à d'autres plantes de s'installer. Nous, et nos autres camarades végétaux, rendons possible la vie d'autres êtres. Dans cet enchevêtrement que nous générons, nous coexistons intimement, affectueusement et en collaboration avec le trottoir, la pluie, la terre et les citadins. Nous sommes les « espèces compagnes »¹¹ de la forêt urbaine ! Nous faisons fièrement partie de la « diversité contaminée » en réadaptant et reconditionnant les écosystèmes perturbés par les êtres humains¹². Leurs ruines sont nos jardins¹³.

9. Deiter Rink (2009) apud Del Tredici (2014).

10. Le biologiste et anthropologue Thiago Mota Cardoso, au travers de son expérience avec le peuple *Pataxó*, explique que les palmiers à huile construisent aussi des mondes. Voir Cardoso (2017).

11. La biologiste, écrivaine et philosophe Donna Haraway utilise l'exemple des chiens comme modèle « d'espèce compagne » afin, d'une part, de problématiser la notion d'espèce et remettre en question les projets qui construisent les êtres humains en tant qu'espèce et, d'autre part, de proposer le refus des frontières qui isolent la nature de la culture. Voir Haraway (2003).

12. Considérant que nous sommes dans l'Anthropocène – l'ère du bouleversement humain –, l'anthropologue Anna Tsing définit la « diversité contaminée » comme « l'adaptation collaborative aux écosystèmes perturbés par les humains ». Elle émerge sous la forme de détritiques issus de la destruction de l'environnement, de la conquête impérialiste, du profit, du racisme et des régimes autoritaires – mais aussi d'un devenir créatif. » Voir Tsing (2012, p. 95).

13. Voir Tsing (2014, p. 87).

C'est ainsi que les rues et trottoirs urbains deviennent des mosaïques de petites forêts, imprégnées des histoires symbiotiques¹⁴ du béton. Nous tissons la maille de fils vitaux, nous configurons ce lieu où s'entrecroisent divers événements et diverses vies, parce que nous allons au-delà des surfaces qui se forment autour de nous, surtout parce que c'est nous¹⁵, les plantes, qui produisons l'oxygène. C'est notre vie végétale qui permet le début des autres.

Oui, mes chéris, vous apprendriez beaucoup de choses si vous faisiez un peu attention. Vous admirez ceux qui ont de la force, de la résistance, une grande capacité d'adaptation et de résilience. Tout ça, ce n'est rien d'autre que notre mode de vie. Vous, les humains, êtes trop conditionnés à une seule sorte d'existence¹⁶ et du sentiment. Ils doivent également connaître notre dextérité sensible, notre capacité sensorielle et notre haute sensibilité. Nous ressentons, percevons et réagissons à l'environnement. Nous ne sommes pas des êtres apathiques ! Nous percevons la lumière du jour et de la nuit, les températures des saisons, nous avons une horloge interne sophistiquée capable d'anticiper des événements, comme le départ du soleil¹⁷. Nous, les plantes, *sentons*. Notre sentience, comme celle des animaux, des champignons et d'une myriade d'autres êtres, est tout simplement loin d'être comparable au phénomène de la sensibilité humaine. Nous sommes « les alchimistes de la nature »¹⁸. Nous utilisons notre propre chimie pour nous nourrir, nous déplacer, nous protéger et

14. La symbiose désigne les relations écologiques que les organismes d'espèces différentes établissent entre eux, comme le parasitisme, le mutualisme et le commensalisme.

15. En prenant l'exemple d'un arbre quelconque, l'anthropologue Tim Ingold se demande où commence l'arbre et où commence le reste du monde, afin d'expliquer que l'arbre n'est pas un objet mais un « agrégat de fils vitaux », qu'il comprend comme une chose. Les choses seraient donc un « lieu où s'entrecroisent divers événements », étant donné qu'elles « fuient, débordant toujours des surfaces qui se forment temporairement autour d'elles ». Voir Ingold (2012, p. 28-29).

16. Voir Krenak (2019, p. 29).

17. Voir Myers (2015, p. 44).

18. S'appuyant sur des études biologiques, l'écrivain et journaliste Michael Pollan qualifie les plantes comme « alchimistes de la nature » parce qu'elles sont expertes en transformer de l'eau, du sol et de la lumière du soleil en une série de substances précieuses, qui dépassent de loin la capacité humaine à les concevoir, et encore moins à les fabriquer (voir Pollan, 2003, p. xix).

nous disperser. Nous apprenons avec notre corps tout entier et gardons soigneusement ces souvenirs, imprimés parfois sous forme de cicatrices qui peuvent raconter de nombreuses histoires. Peut-être pourriez-vous cultiver une nouvelle pensée, une éducation de l'attention¹⁹, et alors, qui sait, vous pourriez créer un compte rendu distinctif de ce que nous, les plantes, savons, ressentons et faisons.

Cependant, il y a ceux qui, depuis des milliers d'années, reconnaissent notre importance, l'interdépendance et les liens intimes entre les humains et les plantes. Il y a encore des détenteurs de cette sagesse, et d'autres se sont efforcés de la comprendre et de créer des alliances avec nous, en montrant une certaine reconnaissance ou gratitude. Il existe des artistes, des agriculteurs, des « campesinos »²⁰ des paysans, des écrivains, des scientifiques et d'autres humains qui cherchent à aiguïser leurs sens et parviennent à nous voir sans nous disqualifier parce que nous sommes différents et à nous valoriser pour ce que nous sommes.

Enfin, je tiens à préciser que je ne suis pas venue ici pour demander que nous, les mauvaises herbes, fassent partie de votre célébration sélective, tout comme vous le faites pour les plantes utiles et ornementales. Le temps pour vous de comprendre que les relations entre les différentes espèces, entre nous tous, habitants de ce monde, sont fondamentales pour le développement de toutes les formes de vie, ce temps, s'il n'est pas encore terminé, il est presque fini²¹. C'est l'avertissement que la Terre – la mère de nous tous – vous donne, mais que vous refusez de voir et d'entendre. Pour vous, les humains, il est déjà trop tard. Pour vous, le monde est voué à la fin. Il y a beaucoup de vie au-delà des vies humaines et vous ne manquez pas pour la biodiversité²². Je suis venue ici pour semer ces mots, en essayant « d'ouvrir une brèche dans ce mur

19. Voir Ingold, 2010.

20. Le terme « campesino », au Brésil et dans d'autres pays d'Amérique latine, fait référence à une forme sociale de production basée sur le caractère familial, tant dans les objectifs de l'activité productive – orientée vers les besoins de la famille – que dans la manière d'organiser le travail, qui présuppose la coopération entre ses membres. Les « campesinos » ont, aussi, un engagement politique, y compris dans les luttes pour la terre et pour la biodiversité (N.T.).

21. Voir Cabral de Oliveira (2019, p. 85).

22. Voir Krenak (2020, p. 44).

d'ignorance, de négation »²³, avec la prétention d'une ultime tentative de démontrer qu'en ville, et partout dans le monde, la vie végétale – toute la vie végétale – est importante²⁴.

Je laisse ici ce manifeste-graines de mauvaise herbe pour reboiser la pensée. Pour nous, les plantes urbaines. Pour toutes les végétalités du monde.



23. Voir l'entretien d'Ailton Krenak avec Pedro Cesarino (2016, p. 170).

24. Mots (subtilement modifiés) de l'éco-artiste Ellie Irons dans un entretien sur son exposition sur les mauvaises herbes, intitulée « Sanctuary for Weedy Species » [Sanctuaire des mauvaises herbes], qui s'est tenue en 2016 à la galerie d'Industry City à Brooklyn, NY, États-Unis. Entretien par Dyani Sabin dans le journal Science Line. Voir Sabin (2016).



BIBLIOGRAPHIE

CABRAL DE OLIVEIRA, JOANA. 2019. *A sedução das mandiocas*. In: LABATE, Beatriz Caiuby; GOULART, Sandra Lucia (Orgs.). *O uso de plantas psicoativas nas Américas*. Rio de Janeiro : Gramma/NEIP.

CARDOSO, THIAGO MOTA. 2017. *A vida multiespécie dos ferals den-dezeiros*. Medium, 24 octobre 2017.

DEL TREDICI, Peter. 2014. *The Flora of the Future*. Places Journal, Avril 2014.

HARAWAY, DONNA. 2003. *The Companion Species Manifesto: Dogs People and Significant Otherness*. Chicago : Prickly Paradigm Press.

INGOLD, TIM. 2010. *Da transmissão de representações à educação da atenção*. Educação, Porto Alegre, v. 33, n. 1, p. 6-25.

INGOLD, TIM. 2012. *Trazendo as coisas de volta à vida: emaranhados criativos num mundo de materiais*. Horizontes Antropológicos. 18(37):25-44.

KRENAK, AILTON. 2016. *As alianças afetivas*. [Entretien accordé à] Pedro Cesarino. In : 32° Bienal de São Paulo; VOLZ, Jochen & RJEILLE, Isabella (org.). *Incerteza viva : dias de estudo*. São Paulo : Fundação Bienal de São Paulo. p. 168-195.

KRENAK, AILTON. 2020. *Idées pour retarder la fin du monde*. Éditions Dehors

KRENAK, AILTON. 2020. *A vida não é útil*. São Paulo : Companhia das Letras.

LAWRENCE, ANNA. 2019. *To Be A Weed. The Ethnobotanical Assembly*. Issue 4, autumn 2019.

MARDER, MICHAEL. 2012. *Resist like a Plant! On the Vegetal Life of Political Movements*. Peace Studies Journal, 5(1):24-32.

MYERS, NATASHA. 2015. *Conversations on Plant Sensing: Notes From the Field*. NatureCulture. 3:35-66.

POLLAN, MICHAEL. 2003. *The Botany of Desire*. Nova York: Bloomsbury.

SABIN, DYANI. 2016. *For the love of immigrant weeds*. Eco-artist Ellie Irons finds beauty in Brooklyn. Science Line. New York, 17 Janvier 2016, Life Science.

TSING, ANNA. 2012. Contaminated Diversity in *Slow Disturbance* : Potential Collaborators for a Liveable Earth. In : Martin, Gary; Mincyte, Diana; & Münster, Ursula. *Why Do We Value Diversity? Biocultural Diversity in a Global Context*. RCC Perspectives. 9:95–97.

TSING, ANNA. 2014. Blasted landscapes (and the gentle arts of mushroom picking). In : Kirksey, E (ed.). *The multispecies salon*. Duke University Press, p. 87-109.

ANAI G. VERA BRITOS

Paraguayenne vivant au Brésil, elle a étudié la biologie à l'UFMS (Université fédérale du Mato Grosso do Sul) mais a changé de profession lorsqu'elle a obtenu sa maîtrise en anthropologie à l'UFSC (Université fédérale de Santa Catarina). Elle est actuellement doctorante en anthropologie sociale à l'USP (Université de São Paulo). Elle effectue des recherches sur l'ethnologie des Guarani et d'autres peuples des basses terres d'Amérique du Sud. À Selvagem, elle contribue en tant que tisseuse de liens et traductrice de mondes.

La production éditoriale des Cahiers Selvagem est réalisée collectivement avec la communauté Selvagem. La coordination éditoriale est faite par Mariana Rotili et la mise en page a été faite par Isabelle Passos. Pour la version française, nous remercions Soleni Biscouto Fressato et Christophe Dorkeld.

Plus d'informations sur selvagemciclo.com.br

TRADUCTION

SOLENI BISCOUTO FRESSATO

Historienne et sociologue, collaboratrice du GENA - Groupe d'étude sur le néolibéralisme et les alternatives (Université de Paris Nanterre) et du Collectif Illusio (Université de Caen). Ses dernières réflexions portent sur la crise générale de la rationalité moderne et néolibérale et sur l'urgence de créer des alternatives transformatrices pour vivre et penser.

RÉVISION

CHRISTOPHE DORKELD

Travaille depuis vingt ans dans la production de films documentaires pour le cinéma et la télévision. Français installé depuis plusieurs années dans l'État du Mato Grosso do Sul, au Brésil, il collabore également avec des communautés Kaiowá, Guarani et Terena dans le cadre de projets culturels.